—Oui, mourons ! s'écria-t-il. Mourons pour le salut de l'avant-garde ! C'est si beau de se dévouer !

Les royalistes s'avancèrent en colonne serrée pour franchir le pont. Une première fois ils furent repoussés par des décharges à mitraille. Mais le commandant du bataillon avait été atteint d'un coup de feu. Bénédict l'avait vu tomber. Il accourut et s'empara du commandement. Les Vendéens revinrent alors plus nombreux à la charge. Cette fois le comte de Flavigny et Raoul les dirigeaient. En les apercevant, Bénédict frisonna. Un horrible serrement de cœur le rendit muet un instant.

—Je vous salue, capitaine ! lui cria le comte en brandissant son épée.

—Monsieur le comte, je vous salue ! répondit l'aide de camp en affermissant sa voix.

—Retirez-vous, capitaine, et laissez-nous passer ! ajouta Raoul d'un ton cordial.

—Impossible ! répliqua vivement Bénédict. Que le destin s'accomplisse, murmura-t-il ensuite, et que Dieu les protège !

De part et d'autre, on commanda le feu. Une terrible décharge fit éclater formidablement tous les échos de la campagne. Les volontaires furent décimés, mais ils ne songèrent ni à se rendre ni à fuir. Au milieu des fracas et des gémissements, on entendait la voix vibrante de Bénédict répéter : " Serrez les rangs ! " Et la petite cohorte, résolue au sacrifice, se repliait sur elle-même comme pour mieux sentir tous les cœurs palpiter à l'unisson du même héroïsme. Saisis d'admiration, émus de pitié, les assaillants hésitaient à écraser cette poignée de braves, quand Charette et le comte de Lescure, qui survinrent, leur intimèrent l'ordre de marcher en avant.

C'en était fait de l'aide de camp de Kléber ainsi que de tout le bataillon des volontaires nationaux ! Mais tout à coup une rumeur profonde, semblable à un roulement de tonnerre, domina tous les bruits.

—Le corps de bataille des Mayençais !

Cette clameur terrible intimida les Vendéens. Ils n'osèrent plus se précipiter sur le pont, dans la crainte d'être pris en flanc par toute une division de l'armée républicaine. Canclaux, prévenu à temps, non par Léchelle et Carrier, mais par ses émissaires secrets, arrivait en effet menaçant la droite des royalistes, qui rétrogradèrent à leur tour pour se mettre en bataille dans une forte position.

—Vous êtes sauvés, braves gens ! dit le comte de Flavigny à dix pas des volontaires nationaux. Vive Dieu ! vous l'avez bien mérité !

—Les chances s'égalisent, reprit Raoul en se plaçant près de son père. Tant mieux ! Au revoir, capitaine Bénédict !

—Au revoir, monsieur Raoul ! répondit l'aide de camp de Kléber en attachant un regard attendri sur le jeune et intrépide Vendéen.

La bataille recommença. Elle ne fut pas longtemps douteuse. Les royalistes, vaincus, furent poussés l'épée dans les reins jusqu'au délà de Torfou.

II

Les Mayençais avaient été presque toujours victorieux. Il n'en était pas de même des diverses colonnes parties de Saumur, de Luçon, de la Rochelle et des Sables. Composées du contingent des levées en masse effectuées autour du pays, elles avaient pris la fuite au premier choc des Vendéens. Le général Beysser lui-même venait de le laisser surprendre à Montaigu et en avait été chassé ; de sorte que, malgré ses succès, la division de Mayence dut bientôt rétrograder, pour ne pas rester en flèche dans le Bocage, exposée aux efforts réunis de toute l'armée royale et catholique. Elle se replia sur Nantes. Ce ne fut d'ailleurs qu'un retard de quelques jours dans les opérations. Réorganisés avec une promptitude qui tenait du prodige, les colonnes se remirent en campagne. Canclaux était destitué, et Léchelle nommé général en chef, ainsi que l'avait prévu Kléber, qui heureusement consentit à diriger lui-même la nouvelle expédition.

Les Mayençais chassèrent une seconde fois tout ce qui s'efforçait de comprimer leur élan. Ils poussèrent jusqu'à Bholet, dont ils parvinrent à s'emparer.

Presque tous les chefs vendéens, Bonchamps, d'Elbée, Lescure, La Rochejacquelain, le comte de Flavigny s'étaient concentrés aux environs de la ville avec quarante mille hommes. Une bataille s'engagea en l'absence du général en chef républicain, qui se tint prudemment au château de la Tremblaye, à deux lieues de la plaine où se déroulait la bataille, laissant à Kléber toute la responsabilité. Dès le commencement, l'avantage sembla se prononcer en faveur des Vendéens. Le conventionnel Carrier prit même la fuite en criant. " Sauve qui peut ! " Mais Kléber apostropha énergiquement le lâche, fit avancer sa division et rétablit le combat. L'action fut terrible, acharnée. Des deux parts, il y eut pour ainsi dire des miracles de valeur. Cependant la régularité et la discipline firent pencher la victoire du côté des bleus. Les royalistes, culbutés, s'enfuient vers la Loire, où leurs familles agglomérées attendaient dans d'affreuses angoisses le résultat de cette lutte décisive. Beaupuy et Westermann coururent à bride abattue sur les fuyards. Un jeune officier vendéen rallia héroïquement quelques braves sur le chemin de Beaupréau. Il essaya de barrer la route aux hussards, mais ceux-ci sabrèrent les malheureux et passèrent par-dessus.

Le jeune officier vendéen n'était autre que Raoul. Blessé d'un coup de sabre à la tête, il s'était évanoui.

Quand il reprit ses sens, il faisait nuit, mais la lune éclairait la campagne. Il vit alors deux hommes dont les visages s'inclinaient vers lui. L'un pansait sa blessure, tandis que l'autre le soutenait dans ses bras. Il les regarda attentivement et murmura deux noms :

—Bénédict... M. Mathieu.

—Nous-mêmes, répondit le vieillard en entourant d'un linge la blessure du comte de Flavigny.

—Je vous ai aperçu au moment où vous affrontiez la charge de nos hussards, reprit Bénédict. Je suis accouru, redoutant que vous ne fussiez mortellement frappé. Dieu merci ! le coup de sabre que vous avez reçu n'a rien de dangereux. Notre ami, M. Mathieu, qui est maintenant chirurgien d'un de nos bataillons, vient de me rassurer à cet égard. Nous allons nous faire transporter secrètement à Cholet.

—Prenez garde de vous compromettre ! articula Raoul d'une voix qui faiblissait.

—Ne craignez rien pour nous.

—Vous êtes bons, messieurs !

Epuisé par la perte de son sang, le jeune officier vendéen s'évanouit de nouveau. M. Mathieu n'essaya pas de combattre l'effet de cette seconde syncope. Le père Cazeaux et Justin, que Bénédict avait envoyés chercher une civière, étaient de retour. On étendit Raoul sur cette civière, on le couvrit d'un uniforme républicain, et on le fit entrer ainsi dans Cholet. Muguette s'était chargée de trouver un refuge hospitalier où l'on consentirait à recevoir le blessé. Elle y réussi promptement, et on y cacha le vicomte de Flavigny.

La maison dans laquelle on avait introduit le jeune insurgé était située dans un faubourg de la ville, entre une cour et un jardin. Elle était petite et se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Elle appartenait à un ancien commerçant, brave homme, un peu royaliste, ayant eu autrefois des relations d'affaires avec les fermiers d'Aprémont. Il avait aisément consenti à céder sa demeure ; mais, pour ne point se compromettre, il s'était hâté d'en sortir et d'aller chercher un asile à quelques lieues de Cholet, au village de Maulevrier.

Quand le blessé reprit ses sens, il s'agita péniblement sur la couche où on l'avait étendu, puis il essaya de se soulever, mais il n'en eut pas la force. Alors seulement il aperçut le capitaine d'état-major veillant à son chevet. M. Mathieu était aussi là près du malade, interrogeant son pouls et lui faisant respirer des sels. Quelques meubles en merisier, des rideaux